

Chapitre 15

Où Tistou prend une leçon de géographie suivie d'une leçon d'usine, et où le conflit entre les Vazys et les Vatens s'étend de manière imprévue

Monsieur Trounadisse était assis derrière son bureau. Il avait retrouvé sa voix de trompette et criait dans trois téléphones à la fois. Monsieur Trounadisse, cela se voyait, était très occupé.

– C'est toujours ainsi, lorsqu'une guerre éclate quelque part dans le monde, dit-il à Tistou. À Mirepoil nous avons le double de travail.

En effet, le matin, Tistou l'avait remarqué, la sirène de l'usine avait sonné deux fois plus longtemps et les ouvriers étaient venus deux fois plus nombreux. Les neuf cheminées rejetaient tant de fumée que le ciel en était obscurci.

– Alors, je reviendrai quand vous aurez moins à faire, dit Tistou.

– Que voulais-tu me demander ?

– Je voulais savoir où cette guerre a éclaté.

Monsieur Trounadisse se leva, amena Tistou devant une mappemonde qu'il fit tourner, et posa son doigt au milieu.

– Tu vois ce désert ? dit-il. Eh bien, c'est là.

Tistou vit, sous le doigt de Monsieur Trounadisse, une tache rose qui ressemblait à une dragée.

– Pourquoi la guerre s'est-elle mise là, Monsieur Trounadisse ?

– C'est très facile à comprendre.

Quand Monsieur Trounadisse affirmait que quelque chose était facile à comprendre, Tistou se méfiait ; généralement c'était très compliqué. Mais cette fois Tistou était décidé à bien écouter.

– Très facile, répéta Monsieur Trounadisse.

Ce désert n'appartient à personne...

« À personne », se répéta intérieurement Tistou.

– Mais à droite se trouve la nation des Vazys, et à gauche la nation des Vaten.

« Va-z-y... Va-t'en... », se répéta encore Tistou ; il était vraiment bien attentif.

– Or voici quelque temps les Vazys ont annoncé qu'ils voulaient ce désert ; les Vatens ont répondu qu'ils le voulaient aussi. Les Vazys se sont installés sur leur bord, les Vatens sur le leur. Les Vazys ont envoyé un télégramme aux Vatens pour leur dire de s'en aller. Les Vatens ont répliqué par radio qu'ils interdisaient aux Vazys de rester. Maintenant leurs armées sont en marche et, quand elles se rencontreront, elles vont se battre.

– Qu'y a-t-il donc dans cette dragée rose... je veux dire dans ce désert ? Des jardins ? demanda Tistou.

– Mais non, puisque c'est un désert ! Il n'y a rien du tout. Il y a des pierres...

Alors ces gens vont se battre pour des cailloux ?

– Ils veulent posséder ce qui est en dessous.

– Sous le désert ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Du pétrole.

– Pourquoi le veulent-ils, ce pétrole ?

– Ils le veulent pour que les autres ne l'aient pas.

Ils veulent ce pétrole parce que le pétrole est indispensable pour faire la guerre.

Tistou savait bien que les explications de Monsieur Trounadisse finiraient par être très difficiles !

Il ferma les yeux pour mieux réfléchir.

« Si je comprends bien, les Vazys et les Vatens vont se faire la guerre à cause du pétrole parce que le pétrole est indispensable à la guerre. » Il rouvrit les yeux.

– Eh bien, c'est idiot, déclara-t-il.

Les oreilles de Monsieur Trounadisse devinrent écarlates.

– Tistou, est-ce que vous voulez un zéro ?

– Non, répondit Tistou, mais je voudrais surtout que les Vazys et les Vatens ne se battent pas.

Cette preuve de bon cœur apaisa provisoirement la colère de Monsieur Trounadisse.

– Bien sûr, bien sûr, dit-il en haussant les épaules, personne ne voudrait qu'il y ait la guerre, jamais. Mais cela a toujours existé...

« Que pourrais-je bien faire ?... pensait Tistou. Mettre mes pouces sur la tache rose ?... »

– Est-ce loin ce désert ? demanda-t-il.

– À moitié chemin entre ici et l'autre côté de la terre.

– Alors la guerre ne peut pas arriver jusqu'à Mirepoil ?

– Ce n'est pas impossible. On sait où une guerre commence, on ne sait jamais où elle s'arrête. Les

Vazys peuvent appeler à leur secours une grande nation, les Vatens demander l'aide d'une autre. Et les deux grandes nations se battront. C'est ce qu'on appelle une extension de conflit.

La tête de Tistou tournait comme un moteur.

« Oui, en somme, la guerre est une espèce d'affreux chiendent qui pousse sur la mappemonde... Par quelles plantes pourrait-on la combattre ? »

– Maintenant, tu vas m'accompagner à l'usine, dit Monsieur Trounadisse. Tu la verras en plein rendement ; ce sera une bonne leçon.

Il cria quelques ordres dans ses trois téléphones, et descendit en compagnie de Tistou.

Celui-ci fut d'abord assourdi par le bruit. Les marteaux-pilons frappaient à toute force, les machines ronflaient comme des millions de toupies. Il fallait crier pour se faire entendre, même quand on avait la voix de Monsieur Trounadisse.

Tistou fut également aveuglé par les gerbes d'étincelles qui jaillissaient de partout ; l'acier

fondu coulait par terre, en gros ruisseaux brûlants ; il faisait une chaleur étouffante, et les hommes dans cette usine immense paraissaient tout petits et tout noirs.

Après l'atelier de fonderie, Tistou visita les ateliers de polissage, de tournage, de montage, les ateliers de fusils, de mitrailleuses, de chars, de camions, car l'usine de Monsieur Père fabriquait tout ce qui servait à la guerre, armes et munitions.

Le lendemain était jour de livraison et l'on emballait le matériel avec autant de précaution que si l'on avait emballé de la porcelaine.

Enfin Monsieur Trounadisse montra à Tistou deux grands canons, longs comme des tours de cathédrale, et tout luisants, à croire qu'on les avait entièrement beurrés.

Suspendus à des chaînes, les canons passaient lentement en l'air ; puis ils furent déposés, doucement, doucement, sur des remorques de camions, des remorques dont on ne voyait pas le bout.

– Ce sont ces canons-là, Tistou, qui ont fait la richesse de Mirepoil, cria Monsieur Trounadisse. Ils peuvent démolir, à chaque obus tiré, quatre maisons grandes comme la tienne.

Cette nouvelle ne parut pas inspirer à Tistou la même fierté.

« Alors, pensa-t-il, à chaque coup de canon, quatre Tistou sans maison, quatre Carolus sans escalier, quatre Amélie sans cuisine... C'est donc avec ces machines-là qu'on perd son jardin, son pays, sa jambe ou quelqu'un de sa famille... Eh bien, vrai ! »

Et toujours les marteaux tapaient, les forges chauffaient.

– Pour qui êtes-vous, Monsieur Trounadisse ? demanda Tistou en forçant la voix à cause du vacarme qui les entourait.

– Quoi donc ?

– Je dis : pour qui êtes-vous dans cette guerre ?

– Pour les Vazys, cria Monsieur Trounadisse.

– Et mon père ?

– Aussi.

– Pourquoi ?

– Parce que ce sont depuis longtemps nos fidèles amis.

« Évidemment, se dit Tistou, si on a des amis qui sont attaqués, il est juste de les aider à se défendre. »

– Alors ces canons-là s'en vont chez les Vazys ? reprit-il.

– Celui de droite seulement, cria Monsieur Trounadisse. L'autre est pour les Vatens.

– Comment, pour les Vatens ? s'écria Tistou, indigné.

– Parce qu'ils sont aussi de bons clients.

– Ainsi un canon de Mirepoil allait tirer contre un autre canon de Mirepoil, et démolir un jardin d'un côté comme de l'autre !

– C'est cela le commerce, ajouta Monsieur Trounadisse.

– Eh bien, je le trouve affreux, votre commerce !

– Quoi donc ! demanda Monsieur Trounadisse en se baissant, parce que les marteaux-pilons couvraient la voix de Tistou.

– Je dis que votre commerce est affreux, parce que...

Une énorme gifle l'arrêta net. Le conflit entre les Vazys et les Vatens venait de s'étendre soudainement jusqu'à la joue de Tistou.

« Voilà ce que c'est la guerre ! On demande une explication, on donne son avis, et pan ! on reçoit une gifle. Et si je te faisais pousser du houx dans ta culotte, qu'est-ce que tu en dirais ! pensait Tistou, les yeux pleins de larmes en regardant Monsieur Trounadisse. Parfaitement, du houx dans ses pantalons, ou bien des chardons... »

Il serrait les pouces... et ce fut ainsi que l'idée, sa grande idée lui vint.

La leçon d'usine, vous le pensez bien, se termina là. Tistou reçut un double zéro, et Monsieur Trounadisse avertit immédiatement Monsieur Père. Celui-ci fut extrêmement chagriné. Son Tistou, qui devait un jour lui succéder et devenir le maître de Mirepoil, montrait vraiment peu de dispositions pour diriger une si belle entreprise.

– Il faut que je lui parle très sérieusement, dit Monsieur Père. Où est-il ?

– Il est parti se réfugier chez le jardinier, comme d’habitude, répondit Monsieur Trounadisse.

– Bon, nous verrons cela plus tard. Pour l’instant, finissons les emballages.

En raison de l’urgence des livraisons, l’usine tournait sans arrêt. Toute la nuit les neuf cheminées étaient couronnées de grandes lueurs rouges.

Or ce soir-là, Monsieur Père, qui n’avait pas pris le temps de dîner et qui surveillait le travail de ses ateliers du haut d’une petite tour vitrée, eut une bonne surprise. Son Tistou était revenu à l’usine et passait lentement le long des caisses de fusils, grimpa dans les camions, se penchait sur les moteurs, se faufilait entre les grands canons.

« Brave Tistou, se dit Monsieur Père. Voilà un garçon qui cherche à rattraper son double zéro. Allons ! Tout espoir n’est pas perdu. »

Tistou, en vérité, n’avait jamais paru si sérieux ni si affairé ! Ses cheveux se tenaient tout droits sur la tête. À chaque instant, il tirait de petits bouts de papier de sa poche.

« On dirait même qu'il prend des notes, remarqua Monsieur Père. Pourvu qu'il ne se pince pas, à mettre ainsi les doigts dans les mitrailleuses. Allons, c'est un bon petit, qui reconnaît vite ses erreurs. »

Monsieur Père allait avoir d'autres surprises.